

C'est ce personnel d'élite qui, le 7 septembre, souhaita la bienvenue aux écoliers. Leur nombre, comparé à celui de l'année précédente, accusait une légère diminution. On eût pu espérer le contraire à la suite des fêtes éclatantes du mois de juin. Mais il ne semble pas que cette réunion ait attiré sur le Collège l'attention publique. Les promoteurs, il faut l'avouer, avaient en le désintéressant de ne rien faire qui ressemblât à de la réclame. Leur but était autre. Ils avaient voulu atteindre et grouper les **anciens**, sans s'occuper de propagande. Il leur arriva ce qui a marqué d'autres conventions du même genre en diverses maisons d'éducation: malgré la générosité des congressistes, le convention fut plus fécond en souvenirs touchants qu'en recettes; on fêta le passé, mais on n'ouvrit guère l'avenir. Jusqu'au départ du P. Léonard, la population ecclésiastique, le prix de la pension et l'état financier fort précaire de la maison restèrent les mêmes.

Les religieux, heureusement, n'attendent de l'aisance ni leur propre bonheur ni celui qu'ils font rayonner autour d'eux. Ils ont le secret de se contenter de peu et, avec peu, de maintenir de bonne humeur et en bonne santé toute une maisonnée d'enfants. On travailla ferme, un peu avec entrain, on s'amusa gaiement, comme les membres d'une même famille, où la meilleure part est toujours réservée aux plus jeunes. Et les écoliers ne s'aperçurent jamais des soucis de l'administration.

Cela fait pourtant que leur échappa point et les attrista. Vers la mi-mai, leur bon et vénéré Père, atteint depuis longtemps d'une maladie de foie, dut être transporté à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Le traitement fut long, douloureux et inquiétant. Jusqu'aux vacances, élèves et religieux, sous la direction de R. P. E. Guertin, implorèrent bien souvent de la divine Miséricorde la guérison du cher malade. Mais ils devaient ignorer jusqu'au 13 juillet qu'ils étaient exaucés.

Dans l'incertitude où ils se trouvaient et en prévision d'un fatal dénouement, le chapitre nomma supérieur le R. P. Micalou. Très jeune et peu habitué de si lourdes responsabilités, le P. Mondon profita du retour à la santé du P. Léonard pour lui offrir son poste. Avec l'approbation de l'autorité provinciale, il le lui céda, en effet, le 11 septembre et retourna comme professeur à l'Université Saint-Joseph, où le P. Guertin avait aussi été envoyé.

Àu début de l'année 1905-1906 le personnel du collège de Saint-Césaire était donc constitué comme suit: R. P. Léonard, supérieur; F. Sergius, assistant-supérieur et économe; F. Emory, préfet de discipline; F. Donatien, préfet des études, professeur de la classe d'affaires, directeur de la fanfare et du chant; P. Marie-Auguste, directeur de l'Œuvre du Sacré Cœur; F. Olli-

vier, Euchariste, Avila, Fortunat, Félix, Augustin-Marie, Marius, Arsène, Léopold, Théodore, Julien, M. F.-X. Mynard et W. Connaughton, professeurs, surveillants, etc.

Le 10 octobre, le P. Lepage, chapelain, permuta avec le P. Pinet, du collège de Sorel. "La terre est un lieu de pèlerinage," remarque à ce propos le chroniqueur: il ne croyait peut-être pas si bien dire. Cette année, déjà assez mouvementée, mélangait bien d'autres surprises et de plus étonnantes changements.

Le 6 janvier apporta une grande nouvelle: le supérieur général de la Congrégation de Sainte-Croix, le T. R. P. G. Français, venait de France au Canada. Accompagné du R. P. Morrissey, ancien président de l'Université Notre-Dame (Indiana), il arriva au collège de Saint-Césaire le 5 février. Il fut accueilli joyeusement par les élèves. Cette visite, ils le savent, leur vaudrait de jolies fêtes et des grands congrès. Elle devait leur occasionner aussi un dur sacrifice.

Les attributions de supérieur général dans une communauté religieuse sont graves, étendues, difficiles. Elles imposent souvent à celui qui en est investi de prendre des mesures dont il souffre lui-même tout le premier. Chargé de veiller au fonctionnement de l'organisme entier, il n'a le souci de toutes les œuvres, la garde de toutes les âmes sur lesquelles s'exerce l'action de l'institut, le soin de tous les intérêts. Pour concilier des obligations apparemment opposées, il se voit quelquefois contraint à des remaniements coûteux à l'humaine faiblesse. Par contre, il sait avoir affaire à des hommes éprouvés, il compte sur le soutien que leur donne la grâce, et lorsqu'un sacrifice devient nécessaire, il n'hésite pas à le demander.

C'était à des considérations de cette nature qu'obéissait le T. R. P. Supérieur Général quand, de retour à la Côte-des-Neiges et sur l'avis du conseil provincial, il manda auprès de lui le P. Léonard.

Parti le 14 mars, le P. Léonard revint à Saint-Césaire le 17. À 2 heures de l'après-midi il entra à l'École suivi de tous les religieux. Cette démarche inusitée surprit les écoliers, leur extrêmement affligé de leurs maîtres les rendit inquiets. Quelque chose de pénible allait se passer.

Le P. Léonard a pris place à la tribune; de chaque côté les religieux, le front bas, l'entouraient en demi-cercle. Lentement le supérieur pencha son regard sur les enfants; il paraît très ému. D'un ton trop doux et mal assuré il dit: "Mes petits enfants, avant de vous quitter, j'ai voulu vous voir une dernière fois..." Il tente d'ajouter quelques mots affectueux, sa voix se brise tout à fait, et les écoliers, que cette stupéfiante nouvelle et l'émotion de leur vieux